

**L'ÉDITO :**

Peu de temps pour rédiger un bulletin en ce moment, à cause des préparatifs de la venue de Monseigneur Gabriel, archevêque de Comane, pour célébrer la St Jean Baptiste à Saintines le 24 juin prochain. Ainsi les numéros de mai et de juin ont-ils fusionné.

Des vigiles seront célébrées mardi 23 à 18h et la divine Liturgie mercredi à 10h. S'ensuivront un repas et à 16h la visite du Mémorial de la déportation de Compiègne (ancien camp de détention de Royallieu).

Dans ce camp, ont été détenus pendant plusieurs années père Dimitri Klépinine, le sous-diacre Georges Skobstov et Élie Fondaminsky qui a été baptisé dans ce camp. Mère Marie Skobstov y a séjourné trois jours, durant lesquels elle a pu revoir son fils, avant d'être conduite à Ravensbrück. Comme elle, père Dimitri, Georges et Elie furent eux aussi emmenés en camp de concentration pour y être tués.

Par leur nombreux témoignages chrétiens<sup>1</sup>, ils ont montré leur ferme confiance dans la providence divine et leur foi en un Dieu Amour. Ils ont accompli le commandement « Aimez-vos ennemis » parce qu'ils avaient foi en Dieu et en l'œuvre que Dieu accomplit à travers les événements qu'Il nous amène à traverser, aussi absurdes et terribles qu'ils peuvent sembler. Ils ont compris que ce n'est pas en vain que l'on passe par de telles épreuves, mais que si on les traverse avec foi, espérance et amour, alors on participe activement à l'œuvre de Dieu non plus comme un serviteur mais comme un fils, comme un ami du Christ : « Voilà que je vous appelle mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs car le serviteur ignore ce que fait son maître » (Jn 15,14-15). Et ces martyrs étaient devenus des amis du Christ comme le montre cet extrait<sup>2</sup>:

*« Or, vers 1995, je reçus providentiellement un autre témoignage : quelqu'un avait recueilli le dernier souffle du prêtre. C'était un détenu russe qui avait été assigné au tunnel. Comprenant qu'il allait y laisser sa peau, il avait accepté le brassard des kapos et la matraque. Que faisait-il cette nuit-là au Schonung ? Nous ne le saurons jamais, mais il reconnut le prêtre pour lequel on lui avait demandé d'intervenir et, pris de pitié, il se pencha sur lui, complètement moribond. Voyant un visage compatissant, le père Dimitri lui demanda de prendre sa main inerte et de tracer sur lui le signe de la croix. Interloqué, le kapo signa le prêtre qui rendit son dernier souffle.*

*Cette mort déclencha quelque chose de fort dans le cœur de cet homme. Lorsqu'il fut libéré, il se rendit au monastère Notre-Dame de Toute-Protection, à Bussy-en-Othe (France). Il produisit sur les moniales l'impression d'un être sombre, en proie à de graves soucis. Elles prièrent pour lui. Un jour, dans un accès de colère, il fit pleurer la sœur qui rangeait sa cellule.*

*Confus, il se confessa à elle. Il était tourmenté à l'idée qu'il devait d'être toujours en vie au fait d'avoir maltraité ses semblables au camp de Dora ; il lui raconta alors qu'il s'était trouvé face à la mort d'un "juste". Cette image du signe de croix le hantait, lui dont la main était souillée par tant de coups de matraque sur le dos de ses semblables.*

Comme l'écrit Saint Barsanuphe de Gaza dans une de ses lettres : « Écoutez. Lorsque sera couvert de honte l'ennemi du bien, notre adversaire, en entendant la bienheureuse et vivifiante voix de notre Sauveur nous dire cette parole pleine de joie, d'allégresse et d'exultation, et brillant d'un ineffable éclat : « Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du Royaume préparé pour vous depuis la création du monde » (Mt 25,34), alors se fera la grande présentation, quand le Royaume sera remis au Dieu-Père. C'est celle-là qui importe, et hors d'elle il n'y en pas d'autre. Écoutez aussi comment elle s'accomplira : chacun des saints, amenant à Dieu les enfants qu'il aura sauvés, dira d'une voix sonore, en toute assurance et grande aisance, à la stupéfaction des anges et des puissances célestes : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés » (He 2,13 ; Is 8,18). Et non seulement il les remettra à Dieu, mais aussi lui-même avec eux, et alors Dieu sera « tout en tous » (1Co 15,28). Priez pour que nous y arrivions. Bienheureux celui qui attend et qui arrive. »

Je vous propose une homélie de saint Jean Chrysostome sur la providence divine et un court extrait du 44<sup>e</sup> discours de saint Isaac le Syrien. Dans ce discours, il nous explique combien il faut faire confiance à Dieu dans chacun des événements de notre vie : ils sont la providence divine qui conduit à la confiance filiale. Les événements dramatiques de notre vie – les tribulations dont parle l'Évangile – mettent à l'épreuve notre foi et notre amour de Dieu. « Priez pour ne pas entrer en tentation » (Mt., 26,41) signifie donc priez pour ne pas désespérer de Dieu, pour ne pas céder à Satan qui nous suggère que c'est Dieu la cause de notre souffrance, alors que ce sont nos péchés et Satan lui-même qui réclame nos vies auprès de Dieu, comme comme il l'a fait pour Job. Et comme pour lui, Diable attend que nous maudissions Dieu et mourions (Job 2,9). Gardons donc fermement à l'esprit et dans le cœur, que Dieu est amour, qu'Il nous délivrera et nous établira sur bien plus que ce nous croyions posséder. Soyons toujours assurés que le Christ est là à nos côtés dans ces moment-là et qu'Il nous a déjà donné la grâce pour ne pas succomber.

Rendez-vous les 23 et/ou 24 à Saintines pour ceux d'entre-vous qui le peuvent.

Père Nicolas

Renseignements complémentaires : contactez père Nicolas ([nicolas\\_k@club-internet.fr](mailto:nicolas_k@club-internet.fr) 03 44 39 75 71) ou Mme de Rouklove (03 44 20 16 35).

1 <http://www.pagesorthodoxes.net/index-details.htm#mmarie>

2 Et la vie sera amour, Destin et lettres du père Dimitri Klepinine, Cerf / Le Sel de la Terre, 2005, pp. 13-20.

**« Moi, le Seigneur Dieu, J'ai fait la lumière et les ténèbres,  
Je donne la paix et j'envoie les maux. » (Is 45,7)**

*Homélie de  
St Jean Chrysostome*

Bien courtes sont ces paroles, mais elles nous ouvrent une source de miel, du miel le plus suave et qui n'engendre jamais le dégoût. Le miel matériel produit une agréable sensation qui s'arrête à la langue, puis il s'altère et se corrompt : le miel de la doctrine pénètre jusqu'à la conscience, l'inonde d'une perpétuelle joie, et devient en nous le principe de l'incorruptible vie. Celui-là se compose du suc des plantes, et celui-ci des sentences de nos livres saints. C'est de ce dernier que vous a nourris avec abondance le maître dont vous venez de recueillir le magnifique enseignement ; il a remporté le prix de l'obéissance, il vous a montré la force de la charité et la noblesse de la foi. Courage, et nous aussi nous allons vous servir avec allégresse la table accoutumée ; car c'est un grand bonheur pour nous de voir une multitude aussi compacte dans cette enceinte sacrée, alors que des jeux si brillants se célèbrent dans l'hippodrome. Vous avez méprisé ce spectacle ; nous voulons donc placer devant vous une coupe remplie jusqu'au bord, une coupe qui, bien loin de produire l'ivresse, fait naître la sobriété. Tel est le vin des Écritures, tels sont les mets étalés sur notre table : ils n'engraissent pas la chair. En disant cela, ce n'est pas la nature même de la chair que nous prétendons condamner, nous mettons seulement bien au-dessus la dignité de l'âme ; ce n'est pas l'usage que nous repoussons, nous flétrissons l'abus et l'excès. Si nous nous élevons à des considérations spirituelles, encore ne devons-nous pas donner prise aux fausses spéculations de l'hérésie. Sans doute le corps est inférieur à l'âme, mais il n'est pas l'opposé de l'âme : elle est une substance simple, tandis qu'il demeure sujet aux passions. Dieu dans son art infini n'a pas formé cet univers d'une seule substance, ni de deux ou de trois ; Il a créé des natures multiples et diverses, afin de manifester dans la diversité des êtres les trésors de sa Sagesse et la grandeur de son Pouvoir. Il n'a pas seulement créé le ciel, Il a de plus créé la terre ; et non seulement la terre mais encore le soleil ; avec le soleil, la lune ; avec la lune, les étoiles, l'air, les nuées ; et pour redescendre de l'air sur la terre, les lacs, les sources, les fleuves, les montagnes, les vallées, les collines, les prés, les jardins, toutes les sortes de germes et de plantes, toutes les formes et toutes les énergies de la nature, tout ce que nous pouvons apercevoir dans cet univers ; de telle sorte que, si nous le parcourons de la pensée, nous nous écrierons avec le prophète : « Que tes œuvres sont grandes, Seigneur ! Tu as tout fait dans la sagesse. » (Ps 103,24)

Le théâtre a-t-il pour vous tant d'attrait, laissez là celui de Satan, et venez à ce théâtre divin. Aimez-vous les accords de la lyre, quittez les mélodies qu'on entend dans le monde, concentrez les forces de votre entendement, et venez écouter cette mélodie spirituelle qui donnera l'essor à votre pensée, où se retrempera la vigueur de votre âme. Voyez comme ces sons divers et ces cordes distinctes font remonter vers

Dieu l'Artiste suprême, un concert où règnent pleinement l'unité et l'harmonie. La voix qui s'élève de toutes les créatures se forme de mille voix, mais n'exprime qu'une seule et même pensée, celle de glorifier le Créateur. Chaque corde résonne à part, toutes résonnent en-semble. Pour vous faire une idée du son spécial qu'elles rendent, touchez par la pensée la corde du ciel, et vous l'entendrez soudain élever sa grande voix pour rendre gloire à Dieu. Le prophète le savait bien quand il disait : « Les cieux racontent la Gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses Mains. » (Ps 18,2) De cette corde descendez à celle du jour et de la nuit, et vous l'entendez encore rendre des sons plus harmonieux que la lyre et la cithare, alors surtout qu'elle vibre sous une main qui sait la toucher. – Comment ces cordes résonnent-elles ? me direz-vous. Le ciel n'a ni bouche, ni langue, ni palais, ni dents, ni lèvres ; comment a-t-il une voix ? Et le jour, comment peut-il parler ? Je ne vois pas là les instruments de la parole, mais bien le cours du soleil et de la lune, la succession du jour et de la nuit, la marche du temps. – De peur qu'en entendant ces choses un esprit grossier ne tombe dans l'incertitude ou le trouble, voici que le prophète renchérit sur ce qu'il vient de dire. Après avoir affirmé que les cieux racontent la Gloire de Dieu, que le jour transmet la parole au jour, que la nuit révèle la science à la nuit, il ne s'en tient pas là, mais il ajoute : « Il n'est pas d'idiomes, il n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » (ibid. 4) Voici quel est le sens de ce texte : Non seulement le jour et la nuit, aussi bien que le ciel, ont une voix ; mais encore cette voix est plus éclatante, plus significative, plus soutenue que la voix de l'homme. Comment cela ? Écoutez de nouveau le prophète royal : « Il n'est pas d'idiomes, il n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » Qu'est-ce à dire ? C'est ici l'éloge des voix de la nature, la glorification de leur langage. Ma voix est entendue de celui qui parle une même langue avec moi, et nullement de celui qui parle une autre langue. Si je m'exprime en grec, par exemple, celui qui connaît cette langue me comprendra ; mais le Scythe, le Thrace, le Maure, l'Indien, ne pourront pas me comprendre ; la différence de nos langues s'oppose à la communication de nos pensées.

Si j'entends à mon tour le Scythe ou le Thrace, je ne les comprendrai pas ; la langue de l'un ne dit rien à l'intelligence de l'autre : il n'en est plus ainsi du langage que parlent le ciel, la nuit et le jour ; ce langage est tel qu'en toute langue, en tout idiome, chez toute nation, il est aisément entendu. De là ce qu'ajoute le prophète, après avoir dit que les cieux racontent la gloire de Dieu, que le jour transmet la parole au jour : « Il n'est pas d'idiomes, il n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » J'insiste sur la signification de ce texte : La voix que font entendre le jour, la nuit, le ciel, toutes les créatures, parle si

clairement à notre esprit qu'il n'est pas de langue, c'est-à-dire de peuple ou de nation, qui ne soit en état de la comprendre. Il n'est pas de voix à laquelle ne corresponde la voix du ciel : Scythe, Thrace, Maure, Indien, Sarmate, tout idiome, toute langue, toute nation peut entendre cette voix. Comment, je le demande encore ? Écoutez, et vous verrez de quelle façon le ciel parle en se taisant. Lorsque vous contemplez sa beauté, sa grandeur, sa position, sa stabilité, son éclat, et que, recueillant toutes ces choses en vous-même, vous rendez gloire au Créateur, vous célébrez sa Puissance, c'est le ciel qui élève la voix en ce moment et qui prend parole : « Les cieus racontent la Gloire de Dieu. » De quelle manière, et par quel moyen, encore une fois ? En éblouissant celui qui le contemple, et par là même en l'obligeant à lever les yeux vers le Créateur. Si vous vous écriez, à la vue d'une œuvre aussi belle : Gloire à Toi, Seigneur ! quel corps Tu as formé, quelle barrière au milieu du monde ! – c'est le ciel, je le répète, qui glorifie de la sorte son Auteur par le ministère de votre langue, et qui l'admire par vos yeux. C'est ainsi qu'il rend hommage à Dieu sans parler ; et tous les hommes comprennent ce langage muet. Il ne frappe pas leur oreille, mais il frappe leur vue ; et la vue est la même chez tous, si la langue diffère : tous les peuples, sans excepter les barbares, les Scythes, les Thraces, les Maures et les Indiens, entendent cette voix ; c'est-à-dire qu'en voyant ce magnifique spectacle, frappée de toutes les splendeurs que le ciel étale à nos yeux, toute âme adore et glorifie l'Auteur de ces merveilles.

On peut dire la même chose du jour et de la nuit. De même que le ciel en nous frappant d'admiration par sa beauté, sa grandeur, sa position, son éclat, sa stabilité, ses fécondes et multiples influences, nous excite à rendre gloire au Créateur ; de même le jour et la nuit. Si vous observez avec quel ordre ils se succèdent, comment le jour se borne à remplir sa tâche et se garde bien d'empiéter sur le domaine de la nuit, se montrant exempt de toute ambition, se renfermant dans ses bornes et ne prétextant pas sa splendeur pour se donner le droit d'envahir le temps tout entier ; comment la nuit à son tour, ayant accompli sa course, cède la place au jour ; et cela, depuis tant de siècles, sans confusion, sans désordre, sans le plus léger empiètement réciproque, malgré l'éclat de l'un et l'obscurité de l'autre ; pourrez-vous, à la vue d'une telle harmonie, refouler un sentiment d'admiration et refuser de rendre gloire à Dieu ? Semblables à deux sœurs que rattache l'affection la plus tendre et qui mettent en quelque sorte dans la balance l'héritage paternel, afin d'éviter la plus légère fraude, le jour et la nuit se sont partagé le temps et respectent leur mutuel empire avec cette exactitude et cette rigoureuse équité que l'expérience vous montre. Qu'ils écoutent cette leçon les hommes avides d'argent, ceux qui dépouillent leurs frères ; qu'ils sachent comprendre cet égal partage du temps, cet accord parfait de la nuit et du jour, et qu'ils apprennent de la sorte à réprimer leurs passions. C'est donc ainsi que « le jour transmet la parole au jour, et que la nuit révèle la science à la nuit. » Ce n'est pas en

élevant la voix, c'est par l'ordre même et l'harmonie qu'ils observent, c'est par l'égalité de leur pouvoir, par cette marche libre et régulière, qu'ils proclament d'une voix plus éclatante que celle de la trompette la Gloire du Créateur, non sur un point du monde, mais dans toutes les contrées éclairées par le soleil. Ce langage parcourt l'univers, puisque le ciel est partout et que partout se succèdent le jour et la nuit : c'est un enseignement qui se répand à la fois sur la terre et sur la mer. Aussi le prophète ne dit-il pas simplement : Les cieus parlent de la Gloire de Dieu ; non, il dit qu'ils racontent, qu'ils l'exposent, ce qui signifie qu'ils instruisent les hommes, qu'ils sont les maîtres du genre humain, qu'ils tiennent une immense école où le spectacle de leur beauté remplace les livres et les écrits, et qu'ils enseignent aux ignorants comme aux savants, à tous sans exception, la Sagesse et la Puissance de Dieu, empreintes dans les créatures comme dans un livre.

Les hommes eux-mêmes glorifient Dieu par les autres, sans parler, en gardant un profond silence ; et voilà pourquoi le Christ disait : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieus. » (Mt 5,16) De même donc qu'à la vue d'une vie pure nous rendons gloire à Dieu, sans que le juste ait besoin de parler ; de même, en contemplant la beauté du ciel, nous glorifions Celui qui l'a créé. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole du prophète : « Les cieus racontent la Gloire de Dieu. » Ils ont pour interprètes ceux dont ils frappent les regards. « Le jour transmet la parole au jour, et la nuit révèle la science à la nuit. » Quelle science ? Celle dont le Créateur Lui-même est l'objet. Le jour appelle l'homme au travail, suspend le cours de ses sollicitudes, le plonge dans le sommeil, ferme ses paupières et le prépare en réparant ses forces à reprendre les travaux du jour. Les avantages qu'elle lui procure ne sont donc pas à dédaigner ; ils sont d'un prix inestimable. Si la nuit ne venait pas faire trêve à ses innombrables fatigues, le jour ne lui serait plus d'aucune utilité et le rappellerait vainement à l'œuvre, la nature succomberait sous un travail non interrompu, la vie s'épuiserait, pour lui la lumière serait désormais inutile. C'est donc la nuit qui rend le jour utile à l'homme ; et de plus elle conduit à la connaissance de Dieu celui qui sait apprécier les services qu'elle nous rend. En effet, lorsqu'il se dit à lui-même quelle est l'utilité du jour et quelle est celle de la nuit, comment ils se succèdent et se remplacent, formant en quelque sorte un chœur harmonieux, et toujours pour notre conservation et notre bien, serait-il le plus ignorant de tous les hommes, son intelligence s'éveillera, il lui sera facile de reconnaître la Sagesse du suprême Artisan ; car le jour et la nuit la manifestent assez, l'un en nous appelant au travail, l'autre en nous invitant au repos.

Mais voilà que, nous laissant entraîner à cette digression, nous avons perdu de vue le commencement de notre discours. Il pourrait arriver néanmoins que dans le texte dont vous avez entendu la lecture, quelque chose eût troublé ceux d'entre vous

qui sont moins attentifs ou moins versés dans la connaissance des Écritures : hâtons-nous donc de revenir à ce sujet. L'évangile de ce jour renferme l'histoire de cette femme qu'affligeait une perte de sang et qui mit un terme à cette infirmité en touchant simplement la robe du Sauveur, ravissant de cette manière un trésor par la force de sa foi. Oui, ce fut là vraiment un larcin, mais un larcin digne d'éloges, et les éloges ne manquèrent pas à celle qui l'avait accompli : Jésus Lui-même, qui était le volé, loua cette pauvre femme. On a lu de plus ce qui concerne les stigmates de Paul, ses blessures, ses chaînes, ses condamnations, ses naufrages, ses persécutions incessantes et multiples, ses prisons, ses morts de chaque jour, sa faim, sa soif, sa nudité, ses innombrables sollicitudes. Que ferai-je ? Je m'arracherai d'un bond impérieux aux entraînements de ce dernier sujet, aux étreintes de Paul, pour n'être pas encore détourné de ma pensée première. Vous le savez, plus d'une fois, comme je m'acheminai vers un but déterminé, il m'a surpris au milieu du discours, il s'est tellement emparé de moi que je n'ai pu m'en séparer qu'à la fin. Il ne faut pas que la même chose m'arrive aujourd'hui ; je veux donc ramener de force ma pensée sur la parole du prophète dont j'avais résolu de vous entretenir. Quelle est cette parole ? « Moi, le Seigneur, j'ai créé la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. » Vous me rendrez ce témoignage, ce n'est pas sans raison que je dirige à ma course ; je m'empresse d'y venir en passant sur tout le reste. C'est qu'il y a là des choses qui peuvent aisément troubler un esprit incapable de les approfondir. Rendez-vous donc attentifs, prêtez-nous une oreille favorable, et, laissant de côté toute préoccupation terrestre, écoutez bien ce que nous vous dirons. C'est ainsi que nous désirons récompenser votre empressement à vous réunir ici, et ne vous renvoyer dans vos demeures qu'après vous avoir largement fourni l'aliment spirituel, de telle sorte que les absents apprennent de vous la perte qu'ils auront faite ; et c'est ce qu'ils ne pourront ignorer, si vous recueillez nos enseignements avec zèle et si il vous est possible de les leur communiquer.

« Moi, le Seigneur, j'ai créé la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. » Je reviens sur cette sentence pour qu'elle se grave dans votre esprit et pour que la solution soit mieux préparée. Isaïe n'est pas seul à tenir ce langage ; un autre prophète dit également : « Est-il un mal dans la ville que le Seigneur n'ait pas fait ? » (Amos 3,6) Que signifie cela ? Il faut donner une solution qui réponde à tous. Mais cette solution, où est-elle ? Elle est dans la portée bien comprise de ces expressions. Redoublez d'attention, je vous le demande encore ; ce n'est pas en vain et sans motif que j'insiste sur ce point. Nous avançons vers une doctrine qui nous commande ce respect par sa profondeur. Il y a des choses bonnes, il y en a de mauvaises, et d'autres qui tiennent le milieu ; parmi ces dernières, plusieurs semblent mauvaises et ne le sont pas en réalité ; c'est nous qui les jugeons et les disons telles. Pour rendre ma pensée plus claire et plus ferme en même temps, je prends un exemple : On regarde généralement la pauvreté comme un mal ; elle

ne l'est pas cependant, elle détruit même le mal quand la vigilance et la sagesse l'accompagnent. La richesse à son tour est généralement tenue pour un bien ; mais elle est loin de l'être, si l'on n'en fait pas l'usage qui convient. Si la richesse était absolument un bien, tout homme riche serait par là même un homme bon. S'il est vrai toutefois que tous les riches ne sont pas vertueux et que ceux-là seuls le sont qui usent bien de leur fortune, il est évident que la richesse n'est pas un bien absolu, un bien par elle-même, et qu'elle nous est offerte comme un instrument de vertu. Voyez encore : Le corps a des qualités par lesquelles on désigne celui qui les possède. Ainsi, la blancheur n'est pas une substance, c'est une qualité, une modification de la substance : qu'un homme la possède néanmoins, et nous donnons à cet homme le nom de blanc. La maladie n'est elle-même qu'une modification de la substance, qu'un homme en soit affecté, et nous le désignons sous le nom de malade. Si donc la richesse était la vertu, il faudrait que l'homme riche fût dès lors nommé vertueux et qu'il le fût en réalité ; mais, si le riche n'est pas précisément vertueux, la richesse n'est pas une vertu, un bien essentiel ; il dépend de nos sentiments qu'elle le devienne. De même, si la pauvreté était un mal, tous les pauvres seraient des hommes méchants ; mais tant de pauvres ont conquis le ciel : la pauvreté n'est donc pas un mal.

Que direz-vous en présence des blasphèmes causés par la pauvreté ? M'objectez-vous. – Je dirai que ce n'est pas à la pauvreté, mais bien à la faiblesse d'esprit ou de cœur qu'il faut attribuer. Nous le voyons par l'exemple du bienheureux Job : Réduit à la dernière indigence, tombé jusqu'au fond de l'abîme, non seulement il ne blasphéma pas, mais encore il continua de bénir Dieu ; et voici comment il s'exprimait : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout retiré ; c'est la volonté du Seigneur qui s'est accomplie ; que le Nom du Seigneur soit loué dans tous les siècles. » (Job 1,21) – A cause des richesses, me direz-vous encore, beaucoup se laissent aller à l'avarice et à la rapine. – Mais ce n'est pas non plus les richesses qu'il faut en accuser, c'est la folie des hommes ; et le même juste est là pour le prouver : Quoiqu'il fût dans l'abondance, loin de ravir le bien d'autrui, il donnait du sien et faisait de sa maison un port aux voyageurs, comme il le déclare lui-même : « Ma maison était ouverte à tout étranger qui venait s'y présenter. » (Ibid., 31,32) Abraham n'était pas moins riche, et les voyageurs profitaient également de ses richesses : elles n'ont pu rendre injuste ni celui-ci ni celui-là, pas plus que la pauvreté n'a fait du premier, ou de Lazare un blasphémateur ; dénués l'un et l'autre des aliments nécessaires, ils ont brillé d'un si vif éclat que Dieu Lui-même rend témoignage à l'un et lui communique les plus grands secrets, que l'autre quitte la terre précédé par les anges, est reçu dans le sein du patriarche et possède les mêmes biens que lui.

Voilà donc les choses que j'appelle indifférentes, la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie, la vie et la mort, la gloire et le déshonneur, la liberté et la servitude. Inutile d'aller plus loin ; essayer de tout parcourir, ce serait prolonger le discours outre mesure.

Qu'il vous suffise de cette indication, et je ne me détourne pas de mon but. Il est écrit : « Fourni au sage une occasion, et il deviendra plus sage. » (Prov 9,9) Voilà donc les choses qui tiennent le milieu entre le bien et le mal, dont les hommes peuvent user à leur gré pour l'un ou pour l'autre. Qu'il en soit ainsi des richesses, c'est ce que nous voyons par deux exemples opposés, celui d'Abraham, qui sut en faire un si parfait usage, et celui de ce riche que l'évangile nous présente avec Lazare et qui fit servir ces mêmes biens à sa perte. Ainsi donc, la richesse n'est absolument ni un bien ni un mal. Supposez qu'elle soit un bien absolu, jamais ce riche n'aurait encouru le châtement qu'il subit ; supposez qu'elle soit un mal, Abraham n'aurait pas acquis la gloire qu'il possède. Il en est de même de la maladie. Si la maladie est un mal absolu, je le répète, le malade est un être mauvais. Par conséquent, tel doit être jugé Timothée, puisqu'il était affligé d'une maladie très grave. « Use d'un peu de vin, lui disait son maître, à cause de ton estomac et de tes fréquentes infirmités. » (1Tim 5, 23) Mais si, loin d'être mauvais pour cela, il trouva dans ses infirmités le sujet d'une plus grande récompense, parce qu'il les supporta patiemment, il est évident que la maladie n'est pas un mal. Un autre prophète était privé de la vue, ce qui ne l'empêchait pas de prophétiser et de prévoir l'avenir : son mal ne l'avait donc pas rendu mauvais et ne lui faisait pas obstacle dans le chemin de la vertu. De même la santé n'est pas absolument un bien ; elle ne l'est qu'à la condition qu'on en usera pour le bien, et non pour des œuvres perverses ou pour un repos désordonné ; car un tel repos suffit pour notre condamnation. De là cette parole de Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. » (2 Th 3,10)

Je conclus donc que ces choses tiennent le milieu, comme nous l'avons dit, sont indifférentes, et ne deviennent bonnes ou mauvaises que par l'usage qu'on en fait. Mais pour-quoi parler de la santé et de la maladie, de la richesse et de l'indigence ? Ce qu'on regarde comme le bien capital et comme le plus grand des maux, la vie et la mort n'ont-elles-mêmes rien d'absolu ; nous les rangeons dans la même catégorie, et les dispositions seules dans lesquelles elles nous trouvent en font un bien ou un mal. Voici ce que je veux dire : C'est un bien que la vie, mais pour celui qui en fait un bon usage ; pour celui qui la fait servir à l'iniquité, elle est plutôt un mal et mieux vaudrait pour lui mourir. Par contre, le plus redoutable de tous les maux dans l'opinion commune, est la source de mille biens, s'il est amené par une juste cause. Témoins les martyrs, dont la mort a fait les plus heureux des hommes. Voilà pourquoi Paul ne désire vivre dans le Christ que parce qu'il voit en cela le fruit de ses œuvres. « Je ne sais quel choix faire, dit-il, mon âme est comme partagée : j'éprouve le désir d'être affranchi de mes liens et d'aller avec le Christ, c'est ce qui me serait de beaucoup le plus profitable ; mais que je demeure encore dans la chair, c'est plus utile pour vous. » (Phil 1,22-24) Le prophète exprimait ainsi le même sentiment : « Précieuse est devant le Seigneur la mort de ses saints. » (Ps 65,15) Ce n'est pas la mort

absolument parlant qui est précieuse, c'est une telle mort. Ailleurs il dit : « La mort des pécheurs est très mauvaise. » (Ps 33,22) Ce n'est donc là, vous le voyez, ni un bien, ni un mal absolu ; seules les dispositions de l'âme en décident. Le sage Salomon, appréciant et discutant la valeur de ces choses indifférentes par elles-mêmes, et voulant nous montrer que cela n'est pas un bien de soi et ceci un mal, que le mal devient un bien dans les circonstances convenables, malgré la peine qu'il nous cause d'abord, et que le bien devient un mal en dehors de ces mêmes circonstances, s'exprime ainsi : « Il est un temps pour pleurer, il est un temps pour rire ; il est un temps pour vivre, il est un temps pour mourir. » (Ec 3,4) En effet, il n'est pas toujours bon de se réjouir, quelquefois même c'est nuisible : il n'est pas non plus toujours bon de s'affliger, il peut arriver que cela soit funeste et mortel. C'est la pensée que Paul exprime en ces termes : « La tristesse qui est selon Dieu produit la pénitence, qui elle-même conduit sûrement au salut ; mais la tristesse selon le monde opère la mort. » (2 Cor 7,10) Voilà donc encore une chose indifférente de soi. C'est pour cela que le même apôtre nous ordonne, non pas simplement de nous réjouir, mais de nous réjouir dans le Seigneur. ( voir 1 Phil 4,4)

C'est assez toutefois avoir parlé de ces choses indifférentes, du moins pour des auditeurs attentifs ; nous devons maintenant passer à celles qui ne sont plus dans ce milieu, qui sont bonnes au point de ne pouvoir devenir mauvaises, ou mauvaises au point de ne pouvoir devenir bonnes. Quant à celles dont nous avons traité jusqu'ici, nous savons qu'elles passent d'un extrême à l'autre ; que les richesses, par exemple, sont tantôt un mal, quand elles ont pour but de satisfaire l'avarice, et tantôt un bien, quand elles sont employées en aumônes ; que toutes les choses de même nature sont soumises à la même loi. Mais il en est, nous venons de le dire, qui ne sauraient jamais devenir mauvaises ; et celles qui sont contraires à celles-là demeurent dès lors toujours mauvaises, impossible qu'elles soient jamais bonnes. Telles sont l'impiété, le blasphème, la mollesse, la cruauté, l'inhumanité, la gourmandise, et toutes les autres du même genre. Je ne dis pas que le méchant ne puisse jamais devenir bon, et réciproquement ; je dis que les choses elles-mêmes ne peuvent pas subir un tel changement. En restant dans leurs bornes respectives, les unes sont un bien et les autres un mal ; tandis que l'homme est bon ou mauvais suivant qu'il embrasse les unes ou les autres. Les choses se divisent donc en trois catégories : il en est de bonnes dont l'essence ne change pas, telles que la tempérance, la générosité, et autres semblables ; il en est d'essentiellement mauvaises et qui ne changent pas davantage, comme la luxure, la férocité, la barbarie ; il en est enfin qui deviennent bonnes ou mauvaises selon l'usage qu'on en fait. Les richesses je l'ai dit, sont l'instrument de l'avarice ou de la bienfaisance ; cela dépend des sentiments de celui qui les possède. La pauvreté aboutit tantôt au blasphème, tantôt à l'action de grâces et à la philosophie. Comme il y a des insensés, et en grand nombre, – j'arrive maintenant à la solution

– qui tiennent pour mal non seulement ce qui l'est par essence et ne saurait jamais devenir un bien, mais encore ce qui de sa nature est indifférent, vous l'avez entendu ; comme beaucoup donc appellent mal ce qui n'est pas un mal, le prophète emploie leur langage ; il parle donc des maux qui sont tels dans l'estime des hommes, mais qui ne sont pas des maux réels : il parle de la captivité, de l'esclavage, de la famine, et d'autres fléaux pareils. Non seulement ce ne sont pas là des maux véritables, mais ce sont encore des moyens propres à guérir les maux ; et pour le prouver voyons la famine, qui certes nous fait tous trembler et frémir.

Eh bien, apprenez que la famine n'est pas un mal, laissez-moi vous donner une leçon de philosophie. Le peuple hébreu étant tombé dans une extrême corruption, Elie cet homme extraordinaire digne d'habiter le ciel, voulant les arracher à leur indolence et les ramener au bien, s'écria : « Vive le Seigneur, devant qui je me suis présenté, la pluie ne tombera pas sans ma permission. » (3 Rois 17,1) Et celui qui ne possédait pas autre chose qu'un manteau ferma le ciel, tant il avait de crédit auprès de Dieu. Vous voyez bien que la pauvreté n'est pas un mal. Si elle l'était, jamais, le plus pauvre des hommes n'aurait eu la puissance d'agir ainsi sur le ciel, tout en cheminant encore sur la terre. Par ce moyen Il envoya la famine comme la meilleure des institutrices, la plus capable de réformer les mœurs dépravées. Ce fut comme lorsqu'une fièvre violente s'empare de notre corps : les veines de la terre furent desséchées, les cours d'eau cessèrent, les herbes furent brûlées, et toute sève tarit. Hors, cela ne fut pas peu profitable à ce peuple, c'est ainsi que se trouva réprimée son impétuosité vers le mal, qu'il revint à de meilleurs sentiments et se montra plus docile à la voix du prophète. Ceux qui couraient tout à l'heure aux idoles et qui sacrifiaient leurs enfants aux démons, voyant maintenant frapper un mort tant de prêtres de Baal, ne témoignent plus aucune indignation, ni même aucun regret ; rendus meilleurs par la famine et saisis de frayeur, ils acceptent tout en silence.

Vous voyez donc bien que la famine n'est pas un mal, qu'elle sert même à le détruire, qu'elle est un remède propre à guérir nos maladies. Voulez-vous vous convaincre qu'il en est de même de la captivité, considérez ce qu'étaient les Juifs avant la captivité de Babylone et ce qu'ils devinrent sous le coup de cette épreuve ; vous resterez alors persuadés que la liberté n'est pas un bien absolu, que la captivité n'est pas un mal. Quand ils jouissaient de leur liberté, vivant tranquilles dans leur patrie, ils se conduisaient de telle sorte que les prophètes élevaient chaque jour la voix, tant les lois étaient enfreintes, le culte des idoles en honneur, les divins préceptes foulés aux pieds, mais, après avoir été transportés sur une terre étrangère, au milieu des barbares, il réprimèrent leurs mauvais instincts, ils renoncèrent à leurs vices, ils observèrent la loi, comme nous le voyons d'après un psaume que je dois mettre aujourd'hui sous vos yeux pour vous apprendre les heureux fruits de la captivité. Quel est ce psaume ? « Sur le bord des fleuves de Babylone nous nous sommes assis, et nous avons versé des larmes au souvenir de Sion. Aux saules de la rive nous avons

suspendu nos instruments de musique. Là nous ont interrogés ceux qui nous avaient amenés captifs ; ils nous demandaient les paroles de nos chants sacrés ; faites-nous entendre, disaient-ils, les cantiques de Sion. – Comment chanterions-nous l'hymne du Seigneur sur une terre étrangère ? » (Ps. 136, 1-4). Comme la captivité les a domptés ! Auparavant, ils ne supportaient que les prophètes vinssent les avertir de ne pas transgresser la loi, et maintenant, ils savent résister aux instances des barbares, aux ordres impérieux de leurs maîtres, qui veulent les obliger à la transgresser ; ils disent : Non, nous ne chanterons pas l'hymne du Seigneur sur une terre étrangère, parce que la loi nous le défend.

Souvenez-vous encore des trois jeunes Hébreux : bien loin de leur nuire, la captivité fit mieux éclater leur vertu. La même chose eut lieu pour Daniel. Et Joseph, quel mal résulta-t-il pour lui d'avoir été réduit en esclavage, traîné dans un autre pays, chargé de chaînes ? Est-ce que cela seul ne le couvrit pas d'honneur et de gloire. Et cette femme égyptienne qui vivait au sein de l'opulence, du faste et de la liberté, quel bien en retira t-elle ? Ne tomba t-elle pas dans l'état le plus déplorable pour n'avoir pas usé de ses avantages comme il le fallait ? Nous avons donc évidemment établi quelles sont les choses bonnes, mauvaises, indifférentes, et de plus que le prophète parle dans le texte cité de ces dernières, de la captivité, de l'esclavage et de l'exil, que nous savons n'être pas un mal, quoique généralement on suppose le contraire. Il importe d'ajouter pourquoi de telles paroles ont été prononcées. Dans sa bonté pour les hommes, toujours prompt à pardonner et lent à punir, Dieu voulait épargner aux Juifs le châtement de leurs crimes ; et c'est pour cela qu'il leur envoya les prophètes, afin que la terreur provoquée par ses menaces le dispensât d'en venir aux faits : ainsi s'était-il conduit envers les Ninivites. Il les avait jadis menacés de détruire leur ville, non pour la détruire en effet, mais pour la sauver, au contraire ; ce qui du reste eut lieu. Il agissait de même en cette occasion : il envoyait les prophètes, annonçant les incursions des barbares, l'effusion du sang, la captivité, la servitude, le séjour en pays étranger. Tel un père plein de tendresse, voulant ramener au bien un fils négligent et dissolu, prend en main les verges et lui présente des liens, en lui tenant ce langage : je t'attacherai, je te flagellerai, je te tuerai : autant de paroles par lesquelles il s'efforce de l'effrayer et de l'arracher au vice : tel Dieu faisait continuellement retentir de terribles menaces, dans le but de corriger ses enfants. Voyant cela et voulant empêcher cet amendement, le diable envoyait à son tour de faux prophètes ; et tandis que les vrais ministres de Dieu annonçaient la captivité, la servitude et la famine, les autres promettaient la paix, la fertilité, l'abondance de tous les biens. De là ces avertissements donnés par les prophètes : « La paix, la paix ! Où donc est la paix ? » (Jer. 6,14). Et tout homme instruit sait bien que les événements ont pleinement confirmé la parole des prophètes, à l'encontre de ceux qui renaient le peuple dans sa léthargie. C'est donc pour combattre ces influences dissolvantes et funestes

que Dieu dit par la bouche d'Isaïe : « Moi, le Seigneur Dieu, je donne la paix et j'envoie les maux. » Quels maux ? Ceux dont nous avons parlé, la captivité, la servitude et les autres du même genre ; mais non certes l'impureté, la mollesse, la cupidité, ni rien de semblable. De même, lorsqu'un autre prophète dit : « S'il est un mal dans la cité que le Seigneur n'a pas fait, » par ce mal, par ce mal il entend la famine, la maladie, les fléaux que le Seigneur envoie. C'est encore le sens de cette parole du Christ : « A chaque jour suffit son mal, » son labeur, sa fatigue, sa peine (Mt. 6,34).

Voici donc ce que dit le prophète : ne vous laissez pas endormir par de fausses prédictions ; c'est Dieu qui peut vous donner la paix, mais aussi vous livrer à la servitude. – « Je donne la paix et j'envoie les maux, » n'a pas une autre signification. Pour mieux vous en convaincre, examinons avec soin chaque expression. C'est après avoir dit : « C'est moi qui fais la lumière et les ténèbres, » qu'il ajoute : « Je donne la paix et je crée les maux. » Il a d'abord mis en présence deux contraires, et puis deux autres ; ce qui vous fait voir qu'il ne parle pas de corruption, mais d'infortune. En effet, quel est le contraire de la paix ? Évidemment, l'adultère ou l'injustice. J'insiste : dans le second membre de la phrase comme dans le premier sont placés deux contraires ; et ce n'est pas le vice précisément qui est le contraire de la paix, c'est la tribulation ou le malheur. Or les hommes sont affectés envers les choses qui leur arrivent comme envers les éléments. Je m'explique : le Seigneur a fait la lumière et les ténèbres, une chose que les hommes tiennent pour agréable, une autre qu'ils regardent comme pénible, puisqu'ils en viennent à maudire la nuit ; et voilà justement ce qu'ils font sous le premier rapport. Mais la nuit et les ténèbres ne doivent pas plus être accusées que l'exil et la servitude. Quel mal, je vous prie, voyez-vous dans les ténèbres ? Ne nous reposent-elles pas de nos travaux ? ne nous délivrent-elles pas de nos sollicitudes ? n'imposent-elles pas une trêve à nos douleurs ? ne raniment-elles pas nos forces ? Sans les ténèbres et la nuit, eussions-nous pu jouir de la

lumière ? Cet être animé qu'on appelle l'homme ne tomberait-il pas bientôt épuisé ? Il y a des insensés néanmoins qui prétendent que les ténèbres sont un mal ; mais il n'en est rien : elles concourent même à nous rendre le jour utile, en nous rendant plus aptes au travail par le repos qui le précède.

Il en est de même de la captivité, dont il est parlé dans ce texte : « je donne la paix et j'envoie les maux. » Elle est un bien pour ceux qui savent en user ; car elle leur inspire la modération et la sagesse, en rabattant leur orgueil. La vertu ne saurait être esclave ; rien ne peut en triompher, ni la servitude, ni la captivité, ni l'indigence, ni la maladie, ni la mort elle-même, le plus redoutable des tyrans. J'en appelle à ceux qui ont souffert tout cela, et qui n'en ont été que plus illustres. Quel préjudice causèrent à Joseph – rien n'empêche que je ne mette encore cet exemple sous vos yeux – l'esclavage, les fers, la prison, la calomnie, les embûches, un long exil ? En quoi nuisirent à Job la destruction de ses troupeaux, la mort violente et prématurée de ses enfants, les plaies et les vers qui couvrirent son corps, son intolérable affliction, sa couche immonde, la méchanceté de sa femme, les injustes reproches de ses amis, les outrages de ses serviteurs ? Lazare gît sous un portique, les chiens lèchent ses plaies, la faim le consume, le riche lui jette à peine un regard dédaigneux, la maladie l'accable, il est abandonné de tous, nul ne daigne lui venir en aide. Paul à son tour est assailli d'un essaim de maux, de persécutions, de morts, de naufrages, de tribulations de tout genre, qu'aucune langue ne saurait énumérer. Quel mal en est-il résulté pour l'un ou pour l'autre ? Pénétré de tels enseignements, fuyons le vice, embrassons la vertu, prions pour ne pas succomber à la tentation, et, si parfois nous la subissons, ne nous décourageons pas, ne nous en affligeons pas ; car ce sont là les armes de la vertu pour ceux qui savent en faire usage, des moyens qui peuvent nous conduire à la gloire, si nous sommes vigilants, et à la possession des biens éternels. Pussions-nous tous les acquérir par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire dans les siècles des siècles. Amen.

## Discours 44 – A propos des sens et des épreuves.

Isaac le Syrien  
Discours ascétiques

**9. Question.** – Comment accordes-tu ces paroles : « Priez pour ne pas entrer dans l'épreuve » (Mt., 26, 41), avec celles-ci : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite » (Mt., 7, 13), et « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps » (Lc, 13, 24), et encore : « Celui qui perdra son âme à cause de moi la trouvera » (Mt., 10,28) ? Comment le Seigneur, qui partout nous exhorte à supporter d'être mis à l'épreuve, nous a-t-il ordonné de prier pour ne pas entrer dans l'épreuve ? Quelle vertu en effet peut-on acquérir sans tribulation et sans épreuve ? Ou quelle épreuve est plus grande que la perte de soi-même, dans laquelle le Seigneur nous a ordonné d'entrer à cause de lui. « Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, dit-il, n'est pas digne de moi » (Mt., 10, 38). Comment donc, alors dans tout son enseignement, il nous demande de supporter l'épreuve, nous a-t-il ordonné ici de prier pour ne pas y entrer ? « C'est en passant par de nombreuses tribulations, dit-il, qu'il vous faut entrer dans le Royaume des cieux » (Act., 14, 22), et : « Dans le monde, vous aurez des tribulations » (Jn, 16, 33), et : « En supportant patiemment ces tribulations, vous sauvez vos âmes » (Lc, 21, 19). Oh, comme est subtile la voie que tu nous enseignes, Seigneur ! Celui qui les lit sans les bien comprendre et sans discernement se trouve toujours hors de cette voie. Quand les fils de Zébédée et leur mère désiraient siéger avec toi dans le Royaume, tu leur as dit : « Pouvez-vous boire la coupe des épreuves que je dois boire, et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? » (Mt., 20, 22). Alors comment, ici, ô Maître, nous ordonnes-tu de prier pour ne pas entrer dans l'épreuve ? Quelles sont ces épreuves au sujet desquelles tu nous ordonnes de prier pour ne pas y entrer ?

**10. Réponse.** – Prie, dit-il, pour ne pas entrer dans

l'épreuve en ce qui concerne la foi. Prie pour qu'une haute opinion de toi-même ne te fasse pas entrer dans l'épreuve du fait du démon du blasphème et de l'orgueil. Prie pour ne pas entrer, par une permission divine, dans une épreuve suscitée manifestement par le Diable, à cause des pensées mauvaises que tu as entretenues dans ta pensée et pour lesquelles tu es été abandonné. Prie pour que ne s'éloigne pas de toi l'ange de ta chasteté, afin de ne pas être combattu par le feu du péché et de ne pas être séparé de Dieu. Prie pour ne pas entrer dans l'épreuve de la dispute, ou dans celle de l'irrésolution et du doute qui bouleversent l'âme. Quant aux épreuves du corps, prépare-toi de toute ton âme à les recevoir, livre-leur tous tes membres et remplis de larmes tes yeux, afin que celui qui te garde ne s'éloigne pas de toi. En effet, la providence de Dieu ne se révèle pas ailleurs que dans les épreuves ; il est impossible sans elles d'avoir une confiance filiale devant lui, il est impossible d'apprendre la sagesse de l'Esprit, il est impossible que se fortifie dans l'âme le désir divin. Avant d'avoir été mis à l'épreuve, l'homme prie Dieu comme un étranger. Mais lorsqu'il est entré dans les épreuves pour l'amour de Lui et qu'il n'a pas changé, Dieu se considère comme en dette à son égard, et le considère comme un ami fidèle. Parce qu'a été faite sa volonté, Dieu a combattu son ennemi et l'a vaincu. Voilà ce que veut dire : Priez pour ne pas entrer dans l'épreuve. Je le répète : Prie, pour ne pas entrer par ta présomption, dans une terrible épreuve [suscitée par] le Diable. Prie, parce que tu aimes Dieu et pour que sa puissance vienne à ton aide et vainque en toi ses ennemis. Prie, pour ne pas entrer dans ces épreuves causées par la malice de tes pensées et de tes actes. Prie, pour que soit éprouvé ton amour de Dieu et que soit glorifiée sa puissance dans ta patience. A lui la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Amen.



Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.